

Sido Gall

Sacré machin !

Éditions BF

à Bernard Mangin, mon ami clown et acrobate

Blanche de Bruges

J'écoute

J'écoute ce silence en moi

Comme descend très calme

Au fond de l'eau

La gangue de laine du jour qui se rend

J'écoute la musique silencieuse

Malaise?

Non pas

Déjà plus

Mais ma main se pose près de moi

Je touche un peu ceci

Début de substance neuve?

J'ai fini ce qui était hier

Qu'est ceci et comment?

Quelle lumière neuve

Couvrira ceci qui n'est pas encore?

Paysage que j'ignore

Paysage?

A peine

Quelque liane qui pend d'une branche sans feuilles

Ou alors si haute, là-bas que s'en servira un autre s'il peut

J'attends

Partirais-je en voyage?

Le jour s'ouvrira-t-il sur un bien précaire que j'éclairerai de feu
sage?

Irais-je enfin à la modicité

au peu
A ceci juste que prêterait le jour
Je gonfle doucement comme melon
Par ce temps
Comme gonflent les nuages
Il fait chaud au demeurant
Comme édredon

Terrasse de Café
Trop de monde
Trop près
J'efface ma trace
Et
La musique s'égraine
Très douce sur continuo de voitures
S'organise concerto:
Voix sud américaine et métaline
Petit goût de pamplemousse
Et lumière
Et cette approximation ventrale
En solo maintenant cette voix d'homme chantante
La serveuse ?
Gazelle abrupte, inapprochée
Sourire de miroir qui se brise
Et celle ci?
Bergeronnette?
Oeil lourd et chaud
On se lève à côté
Gros plan de cul en jeans sous la veste en capuce
L'orchestre reprend
Brasse l'air, Diesel parfait
Ronronne là-bas sous la main calleuse

Doux comme jument précise au licol ramenée

Les tables se libèrent

Bel espace enfin ouvert

Je grandis

Je respire

Je jauge par rangées

Le miroir de blanche neige

Mire, mire, mire

Les chaises psyché de rotin

Par deux, par deux, par deux

Comme partition

Personne ne viendra me déranger à cette table où je suis dans
ma chemise vert eau et mes cheveux trop rouges

Un petit sein là-bas tend son mamelon tiède sous le tricot
jersey, six mailles endroit et deux envers

Un soulier doré vit au pied d'une belle

Trois pliures sous la poussière fine

Cendrillon s'incarne comme un ongle

Soleil

Le temps s'est levé

Je vais me lever aussi

Blanche de Bruges fameuse

Il reste deux gorgées.

Il avait les épaules si larges dans sa
Veste impeccable blanche en lin
Sur le pantalon de toile grège
Vraiment très élégant
Il s'est approché de la table
Ou l'espéraient deux yeux de femme et
Un visage comme pensée fleur
Subtile et promesse comme d'un
Jardin malicieux et d'espace fauve
Il s'est assis il a maugréé quelque chose
Les jolis yeux se sont éteints
Il est reparti en maugréant
De dos les épaules remontées
Elle a de son visage, comme une moule malade
Laissé tomber la chair
Sous mon regard léger pourtant
Elle a ressaisi son humeur d'un geste
Impatient de la nuque
Et commandé, c'était urgent, qu'il trouve là
Son café en revenant
J'ai cru que tout allait s'arranger
Il est revenu
Cigarette, briquet
Il avait les épaules si larges pourtant
Grand nuage de fumée
Puis il a sorti une revue
Et puis un journal
Elle a encore espéré un peu
Elle a dit un mot ou deux
Il a plongé sans un mot

Dans son journal
Détente, Ah café, journal, cigarette
Elle a eu sur lui un beau, très beau
Regard de tigresse tendre
Et résignée
Et son visage très beau chantait
Un très beau chant de prisonnière

Il s'est absorbé

Pourtant quand je m'absorbe
La présence même de mon chat
M'empêche d'entendre
Sans parasites le fil de ma pensée

“Nimm doch di Pfeife aus dem Mund”

Là-bas tombe au creux de mon âme
Une autre neige sur un autre jour
Tu m'es cher, ami
Tu m'es cher, le jour t'a posé
Sur la tiédeur, frais flocon
L'instant te reçoit
Révérence du silence
A tes pieds
Le jour se tait
Miracle du bruit de tes pas
Sur la terre dure
Tu es
Fermé, bouclé
Buté d'être
Et les yeux
Oh miracle, humides
Tu respirez donc ?
Mais oui
Buée de ton âme
Qui s'écrit
Fleur délicate
Sur le silence
Du bois nu
Qui espère frileux
Indigent et glacé
Ton souffle
Y a-t-il longtemps
Que ton amour est mort ?
Y a-t-il longtemps ?
Les arbres un jour

L'ont-ils vu passer
Très vite
Alors que nous marchions
Perdait-il son sang
Sur l'herbe et sur la neige ?
Avait-il un visage ?
Et faisait-il dans le soir
Faisait-il, roseau du cœur
Sur ta poitrine nue
En s'en allant
Battant des ailes
Très doucement
Giflant ton cœur
Comme un oiseau
Un son de magnolia ?
Pétale de l'âme
Qui tombe comme un fruit
De ton cœur
Ton cœur
Qui s'ébat
Dans les sangles
Et râle en un
Petit cri très doux
Bottes à tes pieds
Tes mains impeccables
Glissé au doigt
Le chevalet tringlé
Qui a servi tantôt
Qui servira après
Promenade évasion
Parenthèse
Du cithare au cithare

Assurance musique
Nul ne peut
Aucune main nue
N'effarouchera
Les cordes tendues
Sous la chair tendre et blanche de ton sein
Qui ose sous le pelage doux palpiter
Au redon de ton cœur
Ton cœur de
Prince au bois dormant
Jamais poitrine à ce point
Marbre de ton âme
A ce point n'a ressemblé
A celle indigente et préservée
Que le cœur me tend
Comme un fruit refusé
Et je m'use le cœur doucement
Et je replie mes ailes
Pigeonne frileuse
Tâtant des pieds rougis et froids
Ma petite danse des jours d'hiver

J'avais cru qu'on m'avait conviée
Je l'avais cru
Je tourne et je jabote
Les pieds tâtant le sol glacé

Que fait là cette pigeonne
Près de cet homme tombé ?

Je t'écirais bien

Je t'écirais bien
Mais tu as glissé entre nous la feuille dure
De ta désaffection
Entre toi et toi
Le sas de ta différence

J'écirais
Pour quel couloir
Quel ravin
Secret
Comme bijou tombé derrière une armoire

Alors
Je ne t'écis pas
Bilboquet
Du coeur
Ma pensée
Me revient
Balle molle
Sans son
Impuissante
Duvet
D'être

Et s'en vont là bas deux ombres
Qui nous ressemblent
Pardessus, parapluie
A travers la forêt
Silhouettes
Deux

Entre les arbres
(Nous ne jouons plus
à ce jeu là)

Et le chien
Petite âme
Eperdue
Entre nos deux patiences
Tire son petit visage
Triste
Sachant tout
Souffrant tout
Compagnon
Du coeur
Max
Qui n'y peut
Mais

J'ai eu avec toi un couple
Délicat et fort
Et sa ténacité a fait merveille
Longtemps
Fin, fin équilibre
De nos deux âmes
C'est merveille
L'amour existe
Nous l'avions rencontré
Aucun de nous n'a porté l'autre
Aucun n'a signé
De mâle mort
La perdition
Hommes et biens
Du navire
De son cœur
J'ai eu avec toi
Miracles de nos âmes
Le désir de porter
La précarité des jours
A contre intérêt
A contre avarice
Haussé par lui ?
Tiré par elle ?
La savante alchimie
De nos vies
Mêlées par deux

Vous avez porté la cognée

Au sarment
Vigoureux
Nous avons cru périr
Mourir par deux
Parfois
Nous avons gémi
Nous avons pris le mors
Tantôt l'un, tantôt l'autre
Soulevé de souffrance
La bouche blessée
Vous avez tenu bon
Piège d'acier
Sur nos deux vies
Prises
Nous avons murmuré
Apaisés un peu
Nous avons cru
Cheminant
Le cœur traversé d'acier
Pouvoir-aimer-encore
Nous avons bien cru vivre
Longtemps emmêlés
Nous avons perdu
Notre sang sur les ronces
Sur les cailloux
Touffes de nos êtres
Laissés. Caillots
De nos vies
Puis nous nous sommes
Dépris
Étonnés du cœur
Nous avons rampé

A l'écart
Chacun
Pansant sa vie
Laissant au milieu
Du chemin
La mâchoire de fer
Tenant encore
Sauvage et forcenée
Saignant, le miracle
De nos jours
Emmêlé
Nous avons cédé
Chacun écoutant
Le flot nouveau
De la vie
Parvenir à son cœur
Et la mer nous a
Séparés

Et quand le soir
Monte au créneau
Quand le cœur se détend
Flotte à portée
Tout près
Comme algue vigoureuse
Déracinés pourtant
Vigoureux encore
Mots désaffectés
Lianes de nos vies
Sur l'eau

Des bribes de nos âmes
Murmures du passé
Monte à la bouche
Qui s'endort
Le doux nom de l'amour
Je t'ai aimé
Je t'aime encore

Potsdam
La pluie tombe
Sur le parc
Et la ville
Et l'étang
Tombe la pluie
Sur Potsdam
Le parc s'égoutte
Sans feuillage
Il pleut
Silènes, dryades
Sourient de leurs
Lèvres mouillés
Leurs yeux généreux
Ouverts sur le gris
Du ciel
Qui s'égoutte
Potsdam
Tombe lente
La pluie d'automne
Au ciel de lumière
Blême aux arbres
Fourchus. La
Fontaine se tait
Aucune statue
Dans le parc
Aucune
Aucune
Dérision
Des guérites
A leur place
Des guérites de bois

Disent qu'elles auraient
Dû être là
Rouillés, les silènes
Voltaire imprègne
Visage osseux
Le ciel
A l'air du temps
Et les escaliers
S'égrainent
Marche à marche
Les escaliers
Potsdam
Potsdam
Il pleut un peu
Encore
Encore
Et je rêverai
Aux jours qui
S'égouttent
A Potsdam
Sous la pluie
Toujours
Tracera l'espace
Inventé
Au, écarts de mon cœur
Au guet
Sous la pluie
Qui s'invente
De colonnade en
Colonnade
Précis l'espace
Inoccupé

Où vente
La lumière
Où se creuse
Le jour
J'entends battre
L'auvent
De toile bise
Au secret
L'instant
S'énumère
L'instant
S'entend
Ecoute, lumière bise
Le vent, oriflamme du temps
Me prend l'heure
Au secret du jour
Luminescence jaspé
Le jour s'en va
Se fuit comme
Lyre entre les arbres
Silène passe
Au secret du soir
Quelle grappe pressera
Le temps
Grain à grain
Au jour ?
Le temps a faim

En amont de l'Aude
Au Sud-est de Vernon
Dans la Crau
Et sous l'orme
Pourpre paysage
Enluminé de la lampe
Du soir au rebord
Visage des maisons
Négligence de la grange
Et coquette
Qui soulève d'un pan
Les derniers travaux
Du soir
Pétarade des moteurs
Qui entrent
Rentrent
Sans charge
L'homme solitaire
Au grand volant

Nous avons aimé
Cela, tout cela
Les bras m'en tombent
Et l'humeur
Aussi
Mon amour orphelin
Petite ombre
Se glisse près du mur
Au coin de la dernière

Maison avant le bois
Et marche au long des sentes
Deux ombres
J'entends leur voix
J'entends
Leur voix

Le chevalier

J'ai quelquefois vu ton amour couleur de feu à la commissure de tes yeux, comme montagne qui se tourne, comme volcan qui s'exhausse.

J'ai vu quelquefois ton amour comme vague qui retombe, comme houle qui verse le calice de ton cœur, versé ainsi, comme s'épanche un lac. A la table d'un troquet en face de moi, protégé par la table carrée j'ai vu ton amour monter, brave soldat, aux barricades de l'honneur.

J'ai reçu au cœur l'eau vive, l'eau source, au cœur, le glacié frais. J'ai respiré alors, cramponnée, exhaussée, haussée, cramponnée près des cils, à l'ourlet des yeux. J'ai bu à longs traits le breuvage, bu, brut le vin compliqué de ton âme savante, le vin prodigieux, la mixture rare, versée au cœur. De tes âmes multiples, reçu au cœur même le vent mêlé, tournant au carrefour de ton être, giflée d'horizons, écartelée comme la tente de Dieu, mesure et grâce, prise aux rets de ton regard.

Soif, alors, soif, marée basse, coquillages épars entre les galets, innombrables, j'errais, soif, soif. J'aurais voulu tenir alors happer entre mes bras réels la danseuse vive, happer le poisson ondant, soif. J'aurais voulu t'aimer, poser mon visage à l'encolure de ton cou. J'aurais voulu mêler nos âmes. J'aurais voulu poser mon corps. J'aurais voulu entrer, que tu tentes la sortie, que tu t'avances hasardeux sur la passerelle du cœur, nu d'armure et sans armes, le cœur livré, hasardé, risqué. Que tu t'exposes. Pour recevoir de moi le miracle de ton immunité, pour recevoir de moi l'exquis miracle.

Je t'aurais gracié, mon coupable. J'aurais remis ton péché de frayeur. J'aurais humecté ton âme, mon blessé

d'amour, lavé doucement, à peine effleuré. .J'aurais ouvert mes mains. Tu n'y serais resté que le temps de t'y tourner. Ouvertes, plates, la paume au ciel. Mon homme. J'ai rêvé recevoir de ta bouche ... soif, soif, au cœur, recevoir de ta bouche le souffle de ton âme, les mots qui désensorcellent, clefs de mes jardins. J'aurais, j'aurais, Ah, mon prince, soif.

Potsdam
A la crête des arbres
Au doigt du ciel
Dérive la lune
Le jardin est d'argent
Il a plu
Au désert de la nuit
Sans son
Dérive, sang de la nuit
La lune
Comme un coing
Bouche baie
Dérive
Aux arbres
Donnés, reçus
Quittés, désavoués
Fleurons de la nuit
Mille lunes
Glissent
Détours des sentiers
Potsdam
Givre de lune
Autour du doigt
Grêle de la nuit
Demain
Restera
De rien venu
A rien rendu
Entre les arbres
L'absence
Qui dira le mot

Qui le sait
Celui, comme
Un nom
Qui lèvera
Le paysage
Le lèvera
Comme
Page d'un livre
Signifié
Cohérence
Aux gouttes ?
Et parleront
Les arbres
Mots écrits au
Firmament des
Jours
Chacun dira
Son nom
Peut-être ?
Et le château ?
Quel château ?
C'était donc un château ?
Silène est-ce vous ?
Ma reine passez
Je descends
Très lentement
Marche à marche
Le jardin est appelé
Je descends
Le jardin s'entend
Connivence
Il ne pleut plus

Le jardin est un
La lune brille
La lune
Réunit, guirlande
D'esprit
Le jardin est un
Nuit, mot à mot
Il s'appelle
Alhambra ce soir
Alca Quivir sous la lune
C'est un roi
S'invente
Au secret
De sa cohérence
Le corps charnu
Épais
Des jours enfuis
La chaire grenue
Du temps
D'hier
Tenace
Ténu
Pleuvra au
Petit jour
Dissoudra
Ligaments de
La nuit
Le tissus même
Du songe
Se penche
La nuit
Au balcon

Du ciel blême
S'inventera
Demain
Demain

Chaque jour
Que j'ai passé
Au clair du temps
Avec toi mon amour
Parmi
Le pays
Marqué au sceau
De notre amour
Le mien pour toi
Chaque jour
Dans sa gangue
Transparente
Dans sa glèbe d'azur
Dans son tissu
Chair vive
Veinée, transparente
Tissus vif
Chaque jour
M'a tenue

Je traverse
Le pays songe
Les cubes
Translucides
La lumière
Glauque
Soleil au fond
Des eaux
Gélifiées doucement
Par le temps
Qui s'en est tiré

S'en est allé
Comme soir
Qui verse
Sa fraîcheur
Avant la nuit
La nuit d'oubli
Mon amour
Chaque jour
M'a tenue
Retenue
Comme couteau
Au fourreau
Comme stylet
L'attention engluée
Ensuquée

Et tombait doucement
En mon cœur
Le poison lourd
Goûte à goûte
La torpeur
Lente et lourde
Tombée au cœur
Même, entre mes
Yeux, ensuqués
Tournés, retournés
Vers la mort des
Jours reçus
Des jours élus
Par moi
Érigés
Sur ma vie

Enlevés sur le trône
Régnants
Et condamnant
Chaque jour à venir
Et que Dieu
Fait
Au nom du Passé
Condamnée
A vivre yeux fermés
A regarder
Hier
A Sucrer
Le doux poison
Des jours
Où s'inscrit
Mon vouloir d'aimer
Sur la beauté des
Paysages
Châteaux, campagnes
Ruisselets, gravillons

Quel Dictateur
S'est érigé sur
Mes jours
Pour en taire
L'aujourd'hui
Disqualifié
Parce qu'il
N'est pas marqué
Au sceau de notre
Parité ?

Ainsi je ne respirerais
Pas
Presque pas
Aujourd'hui
Parce que hier
N'a pas su
Parce que la
Bête vive de cet amour
Construit n'a pas
Vécu jusqu'à ce jour ?

Hier est un doux
Monstre
Cannibale
Hier est une pieuvre
Habile et séduisante
Hier a couleur
A cause de toi
Couleur de vie
Plus brillante
Comme l'image
En mon miroir
Plus brillante
Que l'âpre
Maintenant
Qui sourit malhabile
De sa bouche inachevée
Vade, morte
Reculer
Vade, je choisis
Le jour roide
Et sans nom
Je quitte la piscine
Du passé
A moi demain
A moi l'informel
Le non dit
Vade, le rêve
Arrière les charmes
Arrière la sirène
Chuchoteuse

Serineuse
Demain j'irai
Aux sentiers neufs
Devant les forêts
Vierges
Agacer mes dents
Sur les barbelés
De ma peur
D'être
Encore
Encore
Je serai
Jusqu'à ma mort
Je serai
Dangereuse à moi-même
Je le veux
Je retire du fourreau
Le stylet de mon
Attention
Je veux inscrire
Encore
Graver
Le limon de mon
Être jusqu'à
Mon dernier souffle
Je veux être
Vivante

Ma Elsa (pas la mienne, mais Ma comme Dalton) a dansé Mardi soir à Genevilliers. Nous avons été l'applaudir. Avec un Américain superbe du même âge : Dun Douglas plein d'invention et j'ai aimé le travail de couple. Elsa très sorcière, prêtresse et lui, très simple, très fatigué d'abord, las de vivre puis, pris au jeu, voulant aimer cette femme. Mais comment aimer Elsa, déesse ? Alors il avoue qu'il n'est qu'un bonhomme, un petit minable. C'est superbe, la déesse et le minable. Alors il se la descend du piédestal avec des gestes de copain, des gestes comme à la lutte, puis très simples comme à l'école, à la récré, puis comme un enfant, on joue ? Et puis le couple se fait, Curieux, elle si grosse, lui à peine un souffle. Incroyables. Pourtant le couple se constitue.

Le rideau se ferme et se rouvre

Ils sont toujours là, par terre, dans les mêmes costumes mais, rouges cette fois-ci. Et Elsa, ce corps noir et ce satin feu, métamorphosée, le Désir, l'objet de désir, ce corps mouvant comme une braise dans l'obscurité, des formes à combler l'humanité qui à soif (Il y a dans un film sur la Grèce une énorme bonne femme qui guérit les hommes de l'impuissance, la mère terre en personne quoi). C'est ça.

Alors quand on a tous vu, toute la salle, compris qu'on devait aimer Elsa, qu'on ne pouvait pas ne pas le faire, il s'approche d'elle et ils se promènent très lentement dans le décors de Kenneth Noland et la musique de Steeve Lacy. C'est un ravissement. Main dans la main puis en se donnant le bras. Le spectacle s'appelle Futurities et les poèmes chantés sont de Robert Creeley.

Curieux, en somme pas de chorégraphie étudiée, imposée mais l'étonnante rencontre d'un orchestre jazz et d'une harpe, d'une

chanteuse suisse et d'un chef saxo américain et Elsa : l'Afrique, Elsa comme Orson Wells, qui ne peut jouer que Elsa et qui tente pourtant des sorties de très jeune fille désemparée devant l'amour, devant la simplicité inusitée que la vie attend d'elle, que c'est beau !

Mais le travail est fait par Dun Douglas qui, danseur classique, doit faire tout le chemin, se traverser tout entier jusqu'à cette Elsa, jusqu'à cette rencontre, jusqu'à ce Dun Douglas, le dernier, le plus dépouillé, nous quoi, dans la sincérité sans quoi aucune rencontre ne se fera.

Et il quitte totalement la piscine classique, à peine une fois il ébauche un geste, celui de tourner sur lui même et qu'il ne fera pas. il choisit la haute mer : Mais que fait-il ? se dit-on. Est-ce qu'il saute, est ce qu'il marche ? Il se roule par terre. Eh oui, c'est le lieu, le seul où il pouvait rencontrer Elsa.

Et puis, surprise pour moi : Elsa un peu entravée. Que c'est curieux. C'est Une constante et je n'en prends conscience qu'à travers ce spectacle-ci. Elsa, comme obsédée. Par quoi donc? Un geste qu'elle fait toujours: celui de décrocher quelque chose du ciel et de le jeter par terre, comme des lianes qu'elle arracherait d'un arbre. Dans un précédent spectacle c'est elle qui est étouffée par ses lianes, c'est elle qui s'y enchevêtre. Là, c'est calculé, c'est Dun Douglas qui s'y prendra. C'est le piège qu'elle lui tend. Elle attendra dans les coulisses qu'il s'y soit empêtré pour venir le cueillir. Enchaînée comme mon autre grand bonhomme, Atta hualpa Youbangui. Toujours on revient avec lui, à ses grands classiques, dans chaque récital, dans chaque disque, comme des terres rassurantes où il fait étape, facilité ? ou, au contraire, une sorte d'archétype qu'on touche avant de repartir ? Je ne sais pas encore. Mais tout cela me rassure.

J'hésite toujours à faire parce que ce ne sera pas parfait. Mais tout cela n'est pas parfait Et pourtant cela est. Ce ne sont que des approches.

Faisons donc.

Autre

J'ai reçu comme soie
Au fond de ma solitude
La lisseur de ton nom
Naïs
Et comme rivière
Jusqu'à toi
Le désir de ma langue
Et le goût de ta vie
Mon aimé
Par de là ce rien
Qui est tout le reste
Mon aimé au bout
Au bout, à portée
Toujours comme un
Raccourci du temps
Mon Naïs par de là
Nos vies troussées
En un instant
Comme on passe au guet
Mon aimé
Serpent vif
Je suis l'eau qui te reçoit
Toujours
Toujours je tends
Le hanap de ma patience
A ta plongée rapide
Je te sais
Non je ne te sais pas

J'attends la pliure
De mon bras
Où se pose ton poids
Et la courbure de mon
Ventre au regain de ta
Soif
Et la quiétude de
Mon regard
Large aux horizons
Assez
Pour que jamais
Le vent de ton haleine
Ne vienne ternir
Ah j'avais oublié
Ah j'avais oublié
Oublié le vent
Précieux
De ton âme comme
Fenaison au soir
Le vent à petits coups
L'ivresse de ton nom
L'ivresse soufflée
Sur le précaire don
De mon sang à ta lèvre
Monté
Sourdient les fontaines
A raz de roche
Dans leur joie
Promise
Oh petite mort
De mon âme
Espérée et donnée

Oh ma vie
Ma vie
Mon bien
Par delà toute
Toute chose
Par de-là
Ce seul instant
Qui tend à ma vie
Sa jalouse peine
Comme boit l'agneau
Au ventre de sa mère
Je tête le ciel
Ma vigne douce amère
Mon récif
Qui fend
Par deux
La paix de mon âme
Goût de mangue
Lisseur de ton nom
Ma douce amère quiétude
Dilapidée
Je bois le tourment
Précieux
Je bois le doux supplice
Tiède à mon âme versé
Corole de magnolia
Penche, penche sur mon âme
La présence fauve
Pétales glacés
Que reçoit comme
Pluie trop fraîche
Mon cœur qui te nomme

Ah ma vie
Ma vie
Oh mon bien

Sur le compte en banque de mon bonheur il y a ton nom, Naïs
Au compte en banque de mon bonheur
Il y a la texture serrée de ton corps, sain
Il y a ta cohérence jeune
Vivace comme serpent en mai
Comme bourgeon prêt depuis toujours
Et que gonfle la sève de tous les temps
Avec lenteur
Avec douceur
Avec certitude
Au compte en banque de mon bonheur
Il y a le miracle simple de ton existence
Tu respires
Dieu, où que tu sois j'ai cette indiscrete certitude
Que tu respires
Que bruit doucement sous ta peau
L'extravagant prodige du foisonnement de tes cellules
L'extraordinaire cohésion de ta respiration
Je t'aime, Naïs comme une perversion
Puisque je tire de ta simple existence cette fête à mes sens
Puisqu'au coeur de moi tournent les manèges de la joie
Tous, en couleurs multicolores, en naïves fraîcheurs
En enfantines jubilations
J'ai le coeur pris de vin
Et derrière mes yeux s'allume
Le sourire de mon âme
Bonjour mon coeur. Sois heureux dans la lumière simple
Respire mon âme
C'est la nuit

Tu es blond, n'est-ce pas ?
Je m'aperçois que je n'ai jamais vu tes cheveux
Tant ton visage m'occupe
Je me réjouis de ne pas savoir la forme de tes mains comme je
me
Réjouis de l'existence promesse de terres lointaines
Que de choses m'attendent dans l'Univers
Puisque je dois explorer ton corps que tu ne protégeras pas
Puisque je verrai de ta vie ce que me cachent les montagnes
Naïs, mon Naïs
Comme Dieu j'aurai sur tous
Le privilège de t'aimer dans la faille de mon ignorance
Plus que racines, branches, fleurs et tronc, c'est le parfum de
ton âme L'essence ...
Comme tu écoutes !
Comme je m'érige, un doigt sur les lèvres de mon coeur :
Dans cette nuit tu es entre les mains de mon amour
Comme le monde je t'entoure
Tour et tour et tout autour
J'épouse comme l'air caresse ton corps innocent dans la nuit
Mon coeur, tu dors
Ah que je suis visitée aux yeux du bonheur de te voir
Ah que je suis visitée au coeur de ton abandon à la nuit
Ah que je veille pour recevoir ton souffle dans la nuit
Délicate fleur éclore
Unique
Et que limite mon plaisir à ta fragilité
Je loue, je loue, tous les Univers d'avoir offert à ma vie la
perfection
De l'instant où tu demeures dans ce tien corps
Stradivarius, je n'ai pas besoin qu'on te joue
Je sais le chiffre

La vie m'a confié

A moi seule le parfait chiffre de la manière de ton âme

Puis-je te parler mon cœur, le puis-je ?

Nuit de printemps à mon âme

Sois

Encore une fois
Encore une fois sous la pluie et
Le vent de ton temps
J'attends l'humeur du ciel
Donnera
Ceci, cela
Je suis à toi
Et le temps versera
Sa solitude
Ou son printemps
Et c'est doux
C'est précieux
Même cela
J'ai toujours su
Depuis que du fond des eaux
J'ai vu comme tu émerges
Depuis que je sais que tu es coupé de l'eau et de la terre
Je sais que tu vas et que tu viens
Et que nul ne sait quand tu viens
Pour combien de secondes ou de siècles
Posé, envolé
A ce soir ! Peut-être à jamais

Pourtant je ne t'ai pas retenu
je m'en suis bien gardée
Qui te retient alors si ce n'est moi ?
Du simple plaisir de nous voir ?
Est-ce toi-même ?
Serait-ce à dire
Que je ne suis pas seule à aimer ?

Serait-ce à dire que rien n'est encore
Aussi simple et pacifié
Aussi amical que je le pensais
Pourtant le temps a passé
Tu l'as voulu
Et j'ai fini par le croire que tu ne m'as pas aimée
Tu es si fort que je t'ai cru et contre l'évidence encore
Naïs, mon âme C'était donc vrai ?
Et tu n'as pas changé ?
Et le vent te reprend comme il t'a ramené ?
Comme un fleuve qui tombe sous terre
Je suis à toi mon torrent, ma rivière sage
Et je n'ai pas fini de me creuser
En mon centre pour ne rien perdre
Rien de ta présence Et de ton absence
Et du délice
Dans ma bouche
De t'aimer
Mais qu'est-ce donc que cela ?
Mais qui nous a donné cela ?
Qui ? Comme une terre
Comme un pays
Dans son climat de toi
Saisons de ton âme
Et je me couvre et je
Me dévêts et je m'agenouille
Sous la bruine de tes yeux
Sous le souffle domestique
Comme charmée
Serpent, je danse devant ton souffle
Comme s'il y allait de nos vies
Mais qui a donné cela ?

Je suis bien heureuse tenue, accrochée
A rien à deux doigts de ta lèvre
Par le vent de ton souffle
Et je respire ton âme
Merveille de mes jours
Naïs, je bois le suc salive
La musique éparse qui monte
De ton cœur
Tu n'es pas là
Comment est-ce possible ?
Et je suis comblée à cette table
Comment est-ce possible ?
Serpent ami
Mon cœur s'affine et s'élance
Au long de toi
J'écoute et je danse
Et tu ne dis rien
Et j'entends
Et tu ne me retiens pas
Et je t'accompagne
Sans servitude
Simplement quand tu te retournes
Je suis là
Et j'ai le cœur si bien
Si libre et si facile
Je suis une résonance
Je me quitte
Je t'épouse
Ainsi, sans son
Sans bruit
Cher Naïs
Et danse le long de ton visage

Flammèches de ma re-connaissance
Je te re-connais comme la main sait
La harpe Comme l'oiseau
Sait le vent Et la lumière coule
S'écoule Vasque de nos âmes fondues

Le jour est un
Je suis une femme
Le jour est un
Je dis ton nom
Le jour est un
Mes mains sont là
Le jour est un
Je dis ton nom
Oui, non
Dit au réveil
Dit au cœur
Palpité
De la chambre
Ma chambre
J'ai posé
Mon lit
Doucement
Très exactement
Nuit après nuit
Doucement, par terre
J'ai ouvert le matelas
Comme on ouvre un livre
Et comme signet
S'en va la laine verte
Le lit moussu

Ruisselet ? Sentier ?

Dans les cailloux

Abrupte et tortueux

Sur rien

S'épuise le sens

Que m'as-tu donc fait ?
Que me fais-tu donc
Pour que
Sous ma langue
Sous ma peau
Au fin secret de moi
Comme harangue
Comme à la déclamation
S'érige en moi
Comme enfant à naître
La réponse à ton vouloir
Au lieu de moi
Vit comme gîte
En son terrier
Ah mon Dieu
Le secret de ton cœur
Est en moi

Lumière
Au coeur bleu
De la nuit
Lumière
Aux pentes
Herbues
Lumière
Au coeur secret
Ou vous ai-je rencontré ?
Quel vent doux
Donc a balayé les chaumes
Caresse ailée
Frelon frelonnant ?
Ecoutez
Qui là-bas marche
Et dit ?
Quelle voix
Dit à la nuit
Au fin creux
Secret
Qui dit
Si bas, là-bas
Oh tiédeur des jours
Comme
Un message
Présage
Le dit de nuit ?
Et la bouche
Cueille au jour
Mamelle de nuit

Jeune
Risquée, offerte
Le monde est vierge
Et pénètre
La nuit
Son sein
De turgescence
Neuve.

*

Ton rire est un pays

*

Demain
Dit la nuit
Demain
Ta main
Sur mon genoux

*

Ton œil est une nuit

*

Vienne à moi la mer

✱

J'habite sous la vague qui vient

✱

Je bois l'eau de tes jours

✱

Le vent râpe

Le sous-bois

Grêle

Violoncelle

✱

20

La Seine à Vetheuil

Au bord de la Seine à Vétheuil
Là où elle s'arrête de couler
Rase jusqu'à ses bords
Rose et bleutée
Sous la mamelle grise du ciel
Après qu'elle a flâné
Grasse et riante
Après avoir croisé ses doigts
A ceux de la berge
Baignée d'herbe drue
Et brodée d'azur
Lunules de lumière
Suçotant la berge
A petites lapées

Et petit monde s'égaille dans l'herbe
Un chien s'en va musant
Vous, moi
Ah qu'il fait bon près de la Seine à Vétheuil

Il est là, derrière ce mur grenu
Qui s'effrite en gravats roses
De briques et de tessons
Par cette trouée, baisse-toi
Sous cette branche
N'hésite pas
Sens craquer sous ta chaussure
Cette autre branche sous le lierre
Humide et gras
Le jardin de Cythère

Enfoui sous la pampre folle
Par ici l'eau des sources tombe en cascade
Sur la pièce d'eau grenée de sable
Une petite herse la retient dans la vasque
Là
Sous deux arbres qui l'ombragent
Sollicitude de la branche qui a fini
Par épouser au ciel
La ligne de la chambre ronde.
Complicité du bouton d'or
Qui sertit le fond de la margelle ruinée

Tu écoutes le silence sous la feuillée
Et tu attends que se referme
Sur l'intrusion de ta présence neuve
La quiétude du lieu
Une branche derrière toi balance encore
Quelqu'un
Sous le feuillage tombé
Se hâte sous la ronce du mûrier

Quelle nymphe antique as-tu chassée pour que sa hanche
de lait
Haute et veinée
Sous la pamprée
Humide comme un sourire
Reste au visage de l'eau?
Qui verse
En longs fils et s'épépète
Sur la mousse en ployant la fougère
Pénombre du lieu
Le cytise là-bas ouvre une trouée d'or

Et tu suivras sur la dalle
Le murmure de l'eau qui cligne
Aux interstices
Espiegle sous la roche
Qui ne la retient plus
D'errer plus loin
Au fond de la clairière
Où ta botte se fait un chemin
Que parfume la malve écrasée.

Ulysse visitant si grande épaisseur du temps
Si profonde nature
Où pièce à pièce
Se livre la petite lutte
A petites mains nues
Entre le lierre et le rosier
Ou la vigne folle retient
Quelque ferronnerie de la gloriette
Qui se brandit au ciel
Comme se cabre muette
La souvenance
Ne pas céder encore
Ne pas laisser tomber déjà
Des doigts
Le stylet qui avait gravé
Nos volontés
Et notre amour

Si grand travail de la terre,
Si profond dialogue
Quel chuchotement silencieux sous la ramée
Comme soupire, comme digère...

Et le mur crache derrière lui ses gravats
Et pourtant le petit escalier tient bon
Et la dalle marque encore le passage du cheval
Et le bois redit sans fin la plainte du lieu
Pas une guirlande du chèvrefeuille qui ne soit doublée
Comme velours de voix éteintes
Phrases dites un jour
Leur sens blanchi au vent du temps
Et qui s'obstinent pourtant
Egrainant au vent doucement navrées
Sons de cuivre et de rubis
Rires d'ambre
Ici, là-bas
S'éloignant au long de ce qui reste des allées
Et près des buissons sous la maison aux volets fermés
Fragiles corolles de l'âme
Dicotylédones
Physalis
Et lunaires

Il pleut un peu
Toujours, tout autour
Même quand il fait beau

Suivez cette murette
En longeant le bassin
Prenez cette passerelle sous le guet
Approchez-vous de la trouée
Laissez se refermer sur vos pas juste
A la marque du talon
Dans la boue grasse
Près de cette feuille tombée

Laissez le vantail ...
Comme grande aile qui se froisse
Derrière vous doucement
S'enclencher le feuillage
Et se ravauder sans bruit
La résille d'or du son des abeilles

Voici le jour simple et doux
Et le visage de la Seine
Et voici votre chien

Précis

1 Blanche de Bruges

2 Les épaules si larges pourtant

- 3 Une autre neige
- 4 Je t'écirais bien
- 5 L'amour défunt
- 6 Potsdam
- 7 L'amour orphelin
- 8 Le chevalier
- 9 «Sans Soucis» la nuit
- 10 Hier 1
- 11 Hier 2
- 12 «Futurities» à Genevilliers
- 13 Autre
- 14 Naïs
- 15 Juste comme cela
- 16 Rendez-vous
- 17 Que m'as-tu donc fait ?
- 18 Au cœur bleu
- 19 Haïkus
- 20 La Seine à Vétheuil